

— Le vélo du Diable —  
Par Michaël Rochoy

*Cette nouvelle est dédiée à celle qui l'a lue, et celle qui l'a postée.*

*A ce superbe voyage que j'aurais pu m'offrir,  
Si seulement j'avais gagné au concours du CROUS  
Dans quelques mois...*

Tout est affaire de probabilités.

Prenons par exemple un matin habituel, pour ne pas dire banal.

Je quitte *possiblement* mon lit (sauf décès personnel récent), je retrouve *probablement* ma cuisine dans l'obscurité la plus totale (en dehors de tout cambriolage nocturne), et je mets *certainement* un terme généalogique aux colonies de bactéries qui pullulent ma vaisselle de la veille (puisque la vaisselle se suit, mais ne s'essuie pas). Jusqu'à ce jour, ces empiriques approximations statistiques me permettaient de mener à bien ma vie, sans me poser trop de questions métaphysiques sur le Bien, le Mal ou leurs vélos respectifs.

Prenons maintenant un deuxième matin, légèrement moins habituel, pour ne pas dire complètement inepte.

En lieu et place de mon lit, je me réveille étendu en travers d'un diable (le même que celui avec lequel j'avais transporté mon matelas à l'époque). Stupéfait, je me dirige vers la cuisine que je surprends scintillante, embrasée par l'oscillation d'une soixantaine de cierges, dessinant un hexagone sur le sol avec, au centre de six signes mystiques dessinés avec de la cire séchée, un vélo cramois surmonté par un cycliste d'apparence suspecte.

Qui plus est, la vaisselle était *invraisemblablement* faite.

Tout ceci venait de ruiner mon rituel qui, dans quelques années, devait *sans nul doute* s'ancrer définitivement dans mes gènes et ceux de mes *potentiels* descendants.

Le cycliste tourna vers moi ses deux crevasses rouges qui lui servaient de yeux, et constatant mon air hébété, me rassura :

- Ne te formalize pas de toutes zes zottizes.
- Pardon ? fis-je, pas tout à fait sûr d'avoir saisi où cet inconnu, qui avait transformé ma cuisine en musée de la paraffine, souhaitait en venir.
- Ze dizais de ne pas faire zattenzion au décor. Z'est juzte...

Il descendit de la selle et glissa vers moi en moins de temps qu'il n'en faille pour dire « Lucifer ». Il fit claquer sa langue fourchue près de mon visage et montrant de ses doigts *exceptionnellement* crochus l'ex-parquet, finit sa phrase :

- Z'est juzte le travail d'étudiants zun peu zélés...
- Ah ! répondis-je fort à propos. Oui évidemment, ça ressemble à du travail d'amateur. Je m'y connais un peu... Voyez-vous, je prépare moi-même mes savons et donc, tout ce qui est graisses minérales et...
- Voyons, je zais tout za, m'interrompit l'intrigant cycliste en allumant mes brûleurs à distance, d'un simple claquement de doigts.
- Ah ! rétorquai-je une nouvelle fois. Je m'en doutais un peu, je vous avoue : je vais à l'église le dimanche et, oh ! enfin, vous savez j'imagine.

J'eus pour réponse un sifflement de langue tout à fait *impossible* à reproduire.

- Venons-z'en z'au fait, reprit-il. Ze zuis z'izi incognito...
- Vous voulez mon âme ? demandai-je, inquiet.

Moi qui déteste quand on m'emprunte un crayon, c'est bien ma veine, pensais-je en mon for intérieur.

- Zurtout pas bienheureux ! s'écria-t-il. Tu crois zètre le zeul à avoir eu zette idée ? Za fait des ziècles qu'on m'offre des zâmes ! Non... ze zuis zuste venu t'apporter ze vélo.

Avant même que le point d'interrogation ne se forme à la fin de la phrase que mon esprit concoctait, le zyc.. cycliste ajouta :

- Ze vélo produit beaucoup de chaleur et d'énergie. Zuffizamment pour chauffer les zenf... les zenfants. Dès que tu pozeras la main dezzus, tu en feras *obligatoirement* ze qu'il faut.
- C'est-à-dire ? tentai-je.
- Z'est-à-dire qu'y'en a marre à la fin, s'énerva l'individu aux longues oreilles rouges et coniques. Z'est zacun zon boulot ! Zacun son boulot...

Ce disant, il claqua des doigts, ce qui eut pour résultat de faire apparaître un trident à ses pieds. Il le ramassa en murmurant quelque chose à propos des « zétudiants dizzipés », claqua une nouvelle fois des doigts et disparut dans un nuage de fumée irisée, laissant échapper quelques odeurs de rose et de vanille.

- Bigre !, fis-je au comble de la décontenance.

Quelques instant plus tard, après avoir éteint les brûleurs du gaz, je repensai à cette rencontre *improbable*. L'idée de prévenir la police me vint, alors que je soufflais les soixante-six cierges, mais je me retins en pensant à la chambre capitonnée où je ne manquerais pas d'être enfermé.

En tout cas, il fallait que j'évite de « pozer la main » sur le vélo ; mais d'autres solutions devaient bien exister pour m'en débarrasser !

Et que voulait dire « tu en feras ce qu'il faut » ? (me demandai-je en grattant la cire fondue avec mes semelles.) On ne peut pas rencontrer le Diable - car mon esprit avait longtemps cheminé et était parvenu à cette *éventualité* - et ne pas craindre qu'il ne cherche à nous manipuler. Moi qui passais la plupart de mes dimanches à regarder des courses hippiques dans mon canapé de salon, l'idée d'assouvir un ou plusieurs peuples à l'aide de ce vélo *vraisemblablement* maléfique ne m'extasiait pas plus que ça.

Cependant, je n'eus pas beaucoup de temps à consacrer à cette affaire, car j'allais bientôt être en retard pour le travail. J'avais reperdu en discussion et en nettoyage le temps que j'avais gagné grâce à la vaisselle lavée (*peut-être* le Diable s'était-il gavé de bactéries, ou alors s'était trompé en claquant des doigts...)

Sur la route, en passant près du magasin « Occasions, échanges, prêts, reventes, farces et attrapes », la solution me vint. Je retins le numéro et le soir, de retour chez moi, j'appelai.

- Occasions, échanges, prêts, reventes, farces et attrapes, O. à votre service, que puis-je pour vous ?
- Bonjour, euh... O.
- Octavio, mais vous pouvez m'appeler O, comme Occasions. Mon comparse s'appelle Etienne et on...
- Oui fort bien, l'interrompis-je. Je vous appelle parce que j'ai un vélo chez moi et...
- Ah, répondit-il, ça tombe bien, en vélo j'en connais un rayon ! (Un bruit de klaxon résonna derrière lui). Alors, comment est-il ?
- Euh, je pense qu'il est neuf...
- Très bien, un neuf avec deux roues... Plutôt un huit, non ? (Nouveau coup de klaxon.)

- Je... Euh...
- Donc il est complet ? me sauva-t-il. Cadre, rayons et siège ?
- Oui... oui, tout est là, confirmai-je après un rapide coup d'œil à l'engin du Mal.
- Alors c'est comme une grande surface ? Vous avez bien le cadre qui se balade entre les rayons, et le siège qui repose au-dessus ?

Une trentaine de calembours stupides et autant de coups de klaxon plus tard, Octavio décida de venir chercher le vélo dès le lendemain matin.

Ma nuit fut peuplée d'anges et de démons qui décidaient de faire passer le tour de France par ma cuisine, malgré mes protestations et ma proposition de soupe à l'ail, servie avec des crucifix en forme de cuillers.

Lorsque le soleil pointa son nez à travers mes rideaux élimés, je m'étendis enfin en quittant mon diable (mon lit n'était bien sûr pas encore réapparu – *sans doute* quelques erreurs de manipulations de claquement de doigts, pensai-je). Je retrouvai ma cuisine dans l'obscurité totale et fit la vaisselle en contournant soigneusement le vélo.

Tout était *dans la quasi-normalité*.

O. sonna à la porte aux alentours de neuf heures et six ongles rongés. Ca faisait maintenant deux heures que j'étais caché dans la cage d'escalier, après avoir feint de partir travailler, au cas où le vélo pourrait me voir ou m'entendre. De ma planque, je regardai le vendeur ouvrir la porte, que j'avais laissée entrebaillée avec le mot « le vélo est dans la cuisine, merci de laisser l'argent sur la table ». J'aurais aimé ajouter « et surtout de laisser l'argenterie dans les tiroirs », mais j'étais si soulagé de débarrasser mon appartement de tout objet ayant un jour appartenu au Diable, que je me moquais si Octavio dérobaient *éventuellement* mes maigres richesses.

Je retins mon souffle lorsque le vendeur d'occasions (échanges, prêts, reventes, farces et attrapes) s'approcha du vélo. Je pouvais encore le voir car la cuisine était face à la porte d'entrée, qu'il avait laissé ouverte *probablement* pour sortir aisément.

Il siffla en découvrant l'objet infernal, et je crus l'entendre s'exclamer « mazette ! » en tripotant au pédalier. Alors que sa main venait de se poser dessus, je ne pus m'empêcher de fermer les yeux, de peur que sa transformation en grenouille, crapaud ou autre amphibien ne produise un flash lumineux destructeur. Finalement, lorsque j'osai de nouveau regarder, mon cerveau aux aguets enregistra cette palindromique information : « O. lève le vélo ».

Bien, la malédiction semble n'avoir d'action que sur moi. Bien, vraiment ?

Au moment de ressortir avec le vélo, Octavio se souvint de quelque chose et ré-entra. Je pensais qu'il allait fort *normalement* profiter de mon absence pour faire le plein d'occasions à échanger, prêter, revendre, voire me faire des farces et attrapes.

Il ressortit quelques instants plus tard, enfourcha le vélo du Fourchu et partit sans prêter attention aux deux yeux qui l'observaient depuis la cage d'escalier. Je sortis de là et retournai chez moi. Je me rendis compte qu'O. était juste retourné déposer l'argent sur la table et un petit mot, me remerciant pour tout ce que j'avais fait et l'*extraordinaire* bouleversement que j'allais provoquer dans sa vie.

Le message était clair : le vélo lui avait *inévitablement* soumis le devoir d'assouvir des peuples, déclencher des guerres, faire mourir de famine ou de pestilence des familles entières... Et c'était ma faute...

Quelques semaines de mal-être plus tard, alors que je vivais avec une barbe qui n'était pas sans rappeler celle que les hommes préhistoriques pouvaient avoir avant la découverte du silex, Octavio me rappela. Je reconnus immédiatement sa voix nasillarde et sa conversation

maniaque. Il était encore plus euphorique que d'habitude, si bien que n'importe quel enfant sous protoxyde d'azote aurait passé pour un octogénaire dépressif à côté de lui. O. voulait savoir si j'avais vu sa publicité.

Lorsque je lui répondis que j'avais vu tant de publicités que je mettais maintenant plusieurs heures à me décider entre deux mousses à raser, il m'énonça le slogan qui avait fait le tour du monde en un week-end :

« Ne chauffez plus, sauvez ».

Cette publicité où deux globes terrestres se trouvaient en lieu et place des roues d'un vélo, c'était *irréalistement* lui. Ou plutôt, c'était mon vélo...

Le céléberrissime « véléco<sup>®</sup> », capable de produire en une heure de pédalage une réserve énergétique suffisante pour éclairer une maison pendant deux jours entiers, le vélo que chacun, enfant comme adulte, se devait d'utiliser pour le bien de l'environnement et de leur facture d'électricité, le vélo qui faisait de chacun un petit producteur d'énergie, que tout le monde s'arrachait comme un troisième tome de la Bible, et élu en mars l' « objet le plus rentable de tous les temps »... Ce vélo avait été le mien !

Lorsque je prononçai le mot « pourcentage », des étranges parasites vinrent brouiller la ligne et la communication fut interrompue. O. ne me rappela pas.

Assis dans ma cuisine maculée de cire, je repensai au Diable...

Il m'avait faussement tenté pour que je ne touche pas au vélo, m'offrant ainsi la meilleure occasion que personne n'a jamais eu d'avoir des regrets jusqu'à la fin de mes jours. A l'échelle personnelle, Il avait bien fait son boulot de Malin.

Mais à l'échelle mondiale... Où était l'intérêt de fournir une énergie écologique, économique ? Où était le mal là-dedans ? Était-ce un plan diabolique dont je n'apercevais que le bien émergent ? Peut-être... Mais je me souvins de ce qu'il m'avait dit avant de disparaître : « c'est zacun zon boulot ! » Je l'imaginai alors, assis sur son sépulcral trône, en train de sourire diaboliquement et dire à ses étudiants :

« Vous voyez, z'est à nous de détruire le monde... Ils ne z'en occupent plus eux-mêmes... Alors, au boulot, tas d'oizifs ! »

Mais je *peux* me tromper. Après tout, tout est affaire de probabilités.